



**Extrait de l'entretien XIX^e sur les
vertus de saint Joseph**

Saint-François de Sales

Dieu ayant destiné de toute éternité en sa divine providence qu'une vierge concevrait un fils qui serait Dieu et homme tout ensemble, voulut néanmoins que cette vierge fût mariée. Mais, ô Dieu ! pour quelle raison, disent les saints docteurs, ordonna-t-il deux choses si différentes, être vierge et mariée tout ensemble ? La plupart des Pères disent que ce fut pour empêcher que Notre-Dame fût calomniée des Juifs, lesquels n'eussent point voulu exempter Notre-Dame de calomnie et d'opprobre ; et que, pour conserver cette pureté et cette virginité, il fut besoin que la divine Providence la commit à la charge et en la garde d'un homme qui fût vierge, et que cette Vierge conçût et enfantât ce doux fruit de vie, Notre-Seigneur, sous l'ombre du saint mariage.

Oh ! quelle divine union entre Notre-Dame et le glorieux saint Joseph ! union qui faisait que ce Bien des biens éternels, qui est Notre-Seigneur, fût et appartint à saint Joseph, ainsi qu'il appartenait à Notre-Dame : non selon la nature, qu'il avait prise dans les entrailles de notre glorieuse Maîtresse, nature qui avait été formée par le Saint-Esprit du très pur-sang de Notre-Dame ; mais selon la grâce, laquelle le rendait participant de tous les biens de sa mère épouse, et laquelle faisait qu'il allait merveilleusement croissant en perfection ; et c'est par la communication continuelle qu'il avait avec Notre-Dame, qui possédait toutes les vertus à un aussi haut degré, que nulle autre pure créature n'y saurait parvenir. Néanmoins, le glorieux saint Joseph était celui qui en approchait davantage. Et tout ainsi que l'on voit un miroir opposé aux rayons du soleil recevoir ses rayons très parfaitement, et un autre miroir étant mis vis-à-vis de celui qui les reçoit, bien que le dernier miroir ne prenne ou reçoive les rayons du Soleil que par réverbération, les représente pourtant si naïvement que l'on ne pourrait presque pas juger lequel c'est qui le reçoit immédiatement du soleil, ou celui qui est opposé au soleil ou celui qui ne les reçoit que par révélation ; de même en était-il de Notre-Dame, laquelle, comme un très pur miroir opposé aux rayons du Soleil de justice, rayons qui apportaient en son âme toutes les vertus en leur perfection, perfections et vertus qui faisaient une réverbération si parfaite en saint Joseph, qu'il semblait presque qu'il fut aussi parfait ou qu'il eût les vertus en un aussi haut degré comme les avait la glorieuse Vierge, notre Maîtresse. Mais, en particulier (pour nous tenir en notre propos commencé), en quel degré pensons-nous qu'il eût la virginité, qui est une vertu qui nous rend semblables aux anges, si la très sainte Vierge ne fut pas seulement vierge toute pure et toute blanche, mais (comme chante la sainte Église aux répons des leçons de *matines* : *Sainte et immaculée virginité*, etc.), si elle était la virginité même ? Combien pensons-nous que celui qui fut commis de la part du Père éternel pour gardien de sa virginité, ou, pour mieux dire, pour compagnon, puisqu'elle n'avait pas besoin d'être gardée d'autres que d'elle-même, combien, dis-je, devait-il être grand en cette vertu ? Ils avaient fait vœu tous les deux de garder virginité tout le temps de leur vie, et voilà que Dieu veut qu'ils soient unis par les liens d'un saint mariage, non pas pour les faire dédire ni se repentir de leur vœu, mais pour les reconformer et se fortifier l'un l'autre de persévérer en leur sainte

entreprise ; c'est pourquoi ils le firent encore de vivre virginalement ensemble tout le reste de leur vie.

Voici comment, au Cantique des cantiques, le divin Époux parle de la pureté de la sainte Vierge : « Que ferons-nous à notre sœur, le jour où il faudra lui parler ? Si elle est un mur, faisons-lui des boulevards d'argent ; si elle est une porte, doublons-la et renforçons-la de bois de cèdre(Ct. 8, 8). »

La très glorieuse Vierge était une tour, et des murailles bien hautes dans l'enclos desquelles l'ennemi ne pouvait nullement entrer, ni nulle sorte de désirs autres que de vivre en parfaite pureté et virginité : que lui ferons-nous donc ? car elle doit être mariée. Celui qui lui a donné cette résolution de la virginité l'ayant ainsi ordonné. Si c'est une tour ou une muraille, établissons au-dessus des boulevards d'argent, qui, au lieu d'abattre la tour, la renforceront davantage. Qu'est-ce que le glorieux saint Joseph, sinon un fort boulevard qui a été établi au-dessus de Notre-Dame, puisqu'étant son épouse, elle lui était sujette et il avait soin d'elle ? Saint Joseph fut donc établi afin que la pureté de Notre-Dame pût plus admirablement persévérer en son intégrité sous le voile et l'ombre du saint mariage. Si la très sainte Vierge est une porte (dit le Père éternel), nous ne voulons pas qu'elle soit ouverte, car c'est une porte orientale par laquelle nul ne peut entrer ni sortir ; au contraire, il la faut doubler et renforcer de bois incorruptible, c'est-à-dire lui donner un compagnon en sa pureté, qui est le grand saint Joseph, lequel devait pour cet effet surpasser tous les saints, les anges et les chérubins mêmes en cette vertu tant recommandable de la virginité.

Passons à la seconde vertu qui brille en saint Joseph : je veux dire la très sainte humilité.

O combien ce grand saint fut admirable en cette vertu ! il ne se peut dire selon sa perfection ; car, nonobstant ce qu'il était, en quelle pauvreté et en quelle abjection ne vécut-il pas tout le temps de sa vie ! pauvreté et abjection sous laquelle il tenait cachées et couvertes ses grandes vertus et dignités ; mais quelles dignités, mon Dieu ! être gouverneur de Notre-Seigneur ! et nonseulement cela, mais être encore son père putatif ! mais être époux de sa très sainte Mère ! O vraiment, je ne doute nullement que les anges, ravis d'admiration, ne vinssent troupes à troupes le considérer et admirer son humilité lorsqu'il tenait ce cher Enfant dans sa pauvre boutique, où il travaillait de son métier pour nourrir et le Fils et la Mère qui lui étaient commis. Certes, il n'y a point l'ombre de doute que saint Joseph ne fût plus vaillant que David et n'eût plus de sagesse que Salomon ; néanmoins, le voyant réduit en l'exercice de la charpenterie, qui eût pu juger cela s'il n'eût été éclairé de la lumière céleste, tant il tenait resserrés tous les dons signalés dont Dieu l'avait gratifié ? Mais quelle sagesse n'avait-il pas, puisque Dieu lui donnait en charge son Fils très glorieux, et qu'il était choisi pour être son gouverneur ? Si les princes de la terre ont tant de soin (comme étant chose très importante) de donner un gouverneur qui soit des plus capables à leurs enfants, puisque Dieu

pouvait faire que le gouverneur de son Fils fût l'homme le plus accompli du monde en toute sorte de perfections, selon la dignité et excellence de la chose gouvernée, qui était son Fils très glorieux, Prince universel du ciel et de la terre, comment se pourrait-il faire que, l'ayant pu, il ne l'ait voulu et ne l'ait fait ? Il n'y a donc nul doute que saint Joseph n'ait été doué de toutes les grâces et de tous les dons que méritait la charge que le Père éternel lui voulait donner de l'économie temporelle et domestique de Notre-Seigneur, et de la conduite de sa famille, qui n'était composée que de trois, qui nous représentent le mystère de la très sainte et très adorable Trinité. Non qu'il y ait de la comparaison, sinon en ce qui regarde Notre-Seigneur, qui est l'une des personnes de la très sainte Trinité, car, quant aux autres, ce sont des créatures ; mais pourtant nous pouvons dire ainsi que c'est une trinité en terre, qui représente en quelque façon la très sainte Trinité : Marie, Jésus et Joseph ; Joseph, Jésus et Marie, trinité merveilleusement recommandable et digne d'être honorée.

Vous entendez donc combien la dignité de saint Joseph était relevée, et de combien il était rempli de toutes sortes de vertus ; néanmoins vous voyez d'ailleurs combien il était rabaissé et humilié plus qu'il ne se peut dire ni imaginer. Ce seul exemple suffit pour le bien entendre. Il s'en va en son pays et en sa ville de Bethléem, et nul n'est rejeté de tous les logis que lui (au moins que l'on sache) ; si qu'il fut contraint de se retirer, et de conduire sa chaste épouse dans une étable, parmi les bœufs et les ânes. O ! en quelle extrémité était réduite son abjection et son humilité ! Son humilité fut la cause (ainsi que l'explique saint Bernard) qu'il voulut quitter Notre-Dame quand il la vit enceinte ; car saint Bernard dit qu'il fit ce discours en soi-même : Et qu'est ceci ? Je sais qu'elle est vierge ; car nous avons fait un vœu par ensemble de garder notre virginité et pureté, à quoi elle ne voudrait aucunement manquer ; d'ailleurs je vois qu'elle est enceinte et qu'elle est mère. Comment se peut faire que la maternité se trouve en la virginité, et que la virginité n'empêche point la maternité ? O Dieu ! dit-il en soi-même, ne serait-ce point peut-être cette glorieuse Vierge dont les prophètes assurent qu'elle concevra et sera mère du Messie ? O ! si cela est, à Dieu ne plaise que je demeure avec elle, moi qui en suis si indigne ! Mieux vaut que je l'abandonne secrètement à cause de mon indignité, et que je n'habite point davantage en sa compagnie. Sentiment d'une humilité admirable, et laquelle fit écrier saint Pierre dans la nacelle où il était avec Notre-Seigneur, lorsqu'il vit sa toute-puissance manifestée en la grande prise qu'il fit de poisson, au seul commandement qu'il leur avait fait de jeter les filets dans la mer : O Seigneur ! dit-il, tout transporté d'un semblable sentiment d'humilité que saint Joseph, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur, et partant ne suis pas digne d'être avec toi ! Je sais bien, voulait-il dire, que si je me jette en la mer, je périrai ; mais toi qui est tout-puissant, marcheras sur les eaux sans danger ; c'est pourquoi je te supplie de te retirer de moi, et non pas que je me retire de toi. Mais si saint Joseph était soigneux de tenir resserrées ses vertus sous l'abri de la très sainte

humilité, il avait un soin très particulier de cacher la précieuse perle de sa virginité ; c'est pourquoi il consentit d'être marié, afin, que personne ne le pût connaître, et que dessous le saint voile du mariage il pût vivre plus à couvert. Sur quoi les vierges et celles ou ceux qui veulent vivre chastement, sont enseignés qu'il ne leur suffit pas d'être vierges s'ils ne sont humbles, et s'ils ne resserrent leur pureté dans la boîte précieuse de l'humilité ; car autrement il leur arrivera tout ainsi qu'aux vierges folles, lesquelles, faute d'humilité et de charité miséricordieuse, furent rechassées des noces de l'Époux, et partant furent contraintes d'aller aux noces du monde, où l'on n'observe pas le conseil de l'Époux céleste, qui dit qu'il faut être humble pour entrer aux noces ; je veux dire qu'il faut pratiquer l'humilité : car, dit-il, allant aux noces, ou étant invité aux noces, prenez la dernière place. En quoi nous voyons combien l'humilité est nécessaire pour la conservation de la virginité, puisqu'indubitablement aucun ne sera du céleste banquet et du festin nuptial que Dieu prépare aux vierges en la céleste demeure, sinon en tant qu'il sera accompagné de cette vertu. L'on ne tient pas les choses précieuses, surtout les onguents odoriférants, en l'air ; car, outre que ces odeurs viendraient à s'exhaler, les mouches les gâteraient, et feraient perdre leur prix et leur valeur. De même les âmes justes, craignant de perdre le prix et la valeur de leurs bonnes oeuvres, les resserrent ordinairement dans une boîte, mais non dans une boîte commune, non plus que les onguents précieux, mais dans une boîte d'albâtre (telle que celle que sainte Madeleine répandit ou vida sur le chef sacré de Notre-Seigneur, lorsqu'il la rétablit en la virginité non essentielle, mais réparée, laquelle est quelquefois plus excellente, étant acquise et rétablie par la pénitence, que celle qui, n'ayant point reçu d'atteinte, est accompagnée de moins d'humilité). Cette boîte d'albâtre est donc l'humilité ; dans laquelle nous devons, à l'imitation de Notre-Dame et de saint Joseph, resserrer nos vertus et tout ce qui nous peut faire estimer des hommes, nous contentant de plaire à Dieu, et demeurant sous le voile sacré de l'abjection de nous-mêmes, attendant, ainsi que nous avons dit, que Dieu venant pour nous retirer au lieu de sûreté qui est la gloire, fasse lui-même paraître nos vertus pour son honneur et gloire. Mais quelle plus parfaite humilité se peut imaginer que celle de saint Joseph (je laisse à part celle de Notre-Dame ; car nous avons déjà dit que saint Joseph recevait un grand accroissement en toutes les vertus par forme de réverbération que celles de la très sainte Vierge faisaient en lui) ? Il a une très grande part en ce trésor divin qu'il avait chez lui, qui est Notre Seigneur et notre Maître ; et cependant il se tient si rabaissé et humilié, qu'il ne semble point qu'il y ait de part ; et toutefois il lui appartient plus qu'à nul autre, après la très sainte Vierge ; et nul n'en peut douter, puisqu'il était de sa famille, et le Fils de son épouse qui lui appartenait.

J'ai accoutumé de dire que si une colombe (pour rendre la comparaison plus conforme à la pureté des saints dont je parle) portait en son bec une datte, laquelle elle laissât tomber dans un jardin, dirait-on pas que le palmier qui en viendrait appartient à celui à qui est le jardin ? Or, si cela est ainsi, qui pourra

douter que le Saint-Esprit ayant laissé tomber cette divine datte, comme un divin colombeau, dans le jardin clos et fermé de la très sainte Vierge (jardin scellé et environné de toutes parts des haies du saint vœu de virginité et chasteté tout immaculée), lequel appartenait au glorieux saint Joseph, comme la femme ou l'épouse à l'époux, qui doutera, dis-je, ou qui pourra dire que ce divin palmier, qui porte des fruits qui nourrissent à l'immortalité, n'appartienne, en réalité, à ce grand saint Joseph, lequel pourtant ne s'en élève pas davantage, n'en devient point plus superbe, mais en devient toujours plus humble ? O Dieu ! qu'il faisait bon voir la révérence et le respect avec lequel il traitait, tant avec la Mère qu'avec le Fils ! S'il avait bien voulu quitter la, Mère, ne sachant encore tout à fait la grandeur de sa dignité, en quelle admiration et profond anéantissement était-il par après, quand il se voyait être tant honoré, que Notre-Seigneur et Notre-Dame se rendissent obéissants à ses volontés, et ne fissent rien que par son commandement ?

Mais que de belles vertus à admirer encore en saint Joseph ! car il fut toujours fort vaillant, constant et persévérant. Il y a beaucoup de différence entre la constance et la persévérance, la force et la vaillance. Nous appelons un homme constant, lequel se tient ferme et préparé à souffrir les assauts de ses ennemis, sans s'étonner ni perdre courage durant le combat ; mais la persévérance regarde principalement un certain ennui intérieur qui nous arrive en la longueur de nos peines, qui est un ennemi aussi puissant que l'on en puisse rencontrer. Or, la persévérance fait que l'homme méprise cet ennemi, en telle sorte qu'il en demeure victorieux par une continuelle égalité et soumission à la volonté de Dieu. La force, c'est ce qui fait que l'homme résiste puissamment aux attaques de ses ennemis ; mais la vaillance est une vertu qui fait que l'on ne se tient pas seulement prêt pour combattre, ni pour résister quand l'occasion s'en présente, mais que l'on attaque l'ennemi à l'heure même qu'il ne dit mot. Or, notre glorieux saint Joseph fut doué de toutes ces vertus, et les exerça merveilleusement bien. Pour ce qui est de sa constance, combien, je vous prie, la fit-il paraître, lorsque voyant Notre-Dame enceinte, et ne sachant point comment cela se pouvait faire (mon Dieu quelle détresse ! quel ennui quelle peine d'esprit n'avait-il pas !) ; néanmoins, il ne se plaint point, il n'en est point plus rude, ni plus malgracieux envers son épouse, il ne la maltraite point pour cela, demeurant aussi doux et aussi respectueux envers elle que de coutume. Mais quelle vaillance et quelle force ne témoigne pas la victoire qu'il remporta sur les deux plus grands ennemis de l'homme, le diable et le monde ? et cela par la pratique exacte d'une très parfaite humilité, comme nous avons remarqué en tout le cours de sa vie. Le diable est tellement ennemi de l'humilité, parce que manque de l'avoir il fut déchassé du ciel et précipité aux enfers (comme si l'humilité pouvait mais de quoi il ne l'a pas voulu choisir pour compagne inséparable), qu'il n'y a invention ni artifice duquel il ne se serve pour faire déchoir l'homme de cette vertu, et d'autant plus qu'il sait que c'est une vertu qui le rend infiniment agréable à

Dieu ; si que nous pouvons bien dire : vaillant et fort est l'homme qui, comme saint Joseph, persévère dans l'humilité, parce qu'il demeure tout ensemble vainqueur du diable et du monde, qui est rempli d'ambition, de vanité et d'orgueil.

Quant à la persévérance, contraire à cet ennemi intérieur, qui est l'ennui qui nous survient en la continuation des choses abjectes, humiliantes, pénibles, des mauvaises fortunes, s'il faut ainsi dire, ou dans les divers accidents qui nous arrivent ; ô combien ce saint fut éprouvé de Dieu et des hommes mêmes en son voyage ! L'ange lui commande de partir promptement, et de mener Notre-Dame et son Fils très cher en Égypte ; le voilà que soudain il part sans dire mot : il ne s'enquiert pas, où irai-je ? quel chemin tiendrai-je ? de quoi nous nourrirons-nous ? qui nous recevra ? il part d'aventure avec ses outils sur son dos, afin de gagner sa pauvre vie et celle de sa famille à la sueur de son visage. O combien cet ennui dont nous parlons le devait presser, vu même que l'ange ne lui avait point dit le temps qu'il y devait être ; si qu'il ne pouvait s'établir nulle demeure assurée, ne sachant quand l'ange lui commanderait de s'en retourner ! Si saint Paul a tant admiré l'obéissance d'Abraham, lorsque Dieu lui commanda de sortir de sa terre, d'autant que Dieu ne lui dit pas de quel côté il irait, et qu'Abraham se garda bien de lui demander : Seigneur, vous me dites que je sorte ; mais dites-moi donc si ce sera par la porte du midi ou du côté de la brise ; mais il se mit en chemin, et allait selon que l'esprit de Dieu le conduisait. Combien est admirable cette parfaite obéissance de saint Joseph ! L'ange ne lui dit point jusques à quand il demeurerait en Égypte, et il ne s'en enquiert pas ; il y demeura l'espace de cinq ans, comme la plupart croient, sans qu'il s'informât de son retour, s'assurant que celui qui avait commandé qu'il y allât, lui commanderait derechef quand il s'en faudrait retourner ; à quoi il était toujours prêt d'obéir. Il était en une terre non-seulement étrangère, mais ennemie des Israélites ; d'autant que les Égyptiens se ressentaient encore de quoi ils les avaient quittés, et avaient été cause qu'une grande partie des Égyptiens avait été submergée lorsqu'ils les poursuivaient. Je vous laisse à penser quel désir devait avoir saint Joseph de s'en retourner, à cause des continuelles craintes qu'il pouvait avoir parmi les Égyptiens. L'ennui de ne savoir quand il en sortirait, devait, sans doute, grandement affliger et tourmenter son pauvre cœur ; néanmoins il demeure toujours lui-même, toujours doux, tranquille et persévérant en sa soumission au bon plaisir de Dieu, auquel il se laissait pleinement conduire ; car comme il était juste, il avait toujours sa volonté ajustée, jointe et conforme à celle de Dieu. Etre juste n'est autre chose qu'être parfaitement uni à la volonté de Dieu, et y être toujours conforme en toutes sortes d'événements soit prospères, soit adverses. Que saint Joseph ait été en toutes occasions toujours parfaitement soumis à la divine volonté, nul n'en peut douter ; et ne le voyez-vous pas ? Regardez comment l'ange le tourne à toutes mains ; il lui dit qu'il faut aller en Égypte, il y va ; il commande qu'il revienne, il s'en revient ; Dieu veut qu'il soit toujours pauvre, qui est une des

plus puissantes épreuves qu'il nous puisse faire, et il s'y soumet amoureusement, et non pas pour un temps, car ce fut toute sa vie ; mais de quelle pauvreté ? d'une pauvreté méprisée, rejetée et nécessiteuse. La pauvreté volontaire dont les religieux font profession est fort aimable, d'autant qu'elle n'empêche pas qu'ils ne reçoivent et prennent les choses nécessaires, défendant et les privant seulement des superfluités ; mais la pauvreté de saint Joseph, de Notre-Seigneur et de Notre-Dame n'était pas telle ; car encore qu'elle fût volontaire, d'autant qu'il l'aimait chèrement, elle ne laissait pas pourtant d'être abjecte, rejetée, méprisée et nécessiteuse grandement ; car chacun tenait ce grand Saint comme un pauvre charpentier, lequel sans doute ne pouvait pas tant faire, qu'il ne leur manquât plusieurs choses nécessaires, bien qu'il se peinât avec une affection non pareille pour l'entretien de toute sa petite famille, après quoi il se soumettait très humblement à la volonté de Dieu en la continuation de sa pauvreté et de son abjection, sans se laisser aucunement vaincre ni terrasser par l'ennui intérieur, lequel sans doute lui faisait maintes attaques. Mais il demeurait toujours constant en la soumission, laquelle (comme toutes ses autres vertus) allait continuellement croissant et se perfectionnant ; ainsi que de Notre-Dame, laquelle gagnait chaque jour un surcroît de vertus et de perfection qu'elle prenait en son Fils très saint ; lequel ne pouvant croître en aucune chose, d'autant qu'il fut dès l'instant de sa conception tel qu'il est et sera éternellement, faisait que la sainte famille en laquelle il était, allait toujours croissant et avançant en perfection, Notre-Dame tirant sa perfection de sa divine bonté, et saint Joseph la recevant (comme nous l'avons déjà dit) par l'entremise de Notre-Dame.

Que nous reste-t-il plus à dire maintenant, sinon que nous ne devons nullement douter que ce glorieux Saint n'ait beaucoup de crédit dans le ciel, auprès de Celui qui l'a tant favorisé que de l'y élever en corps et en âme ; ce qui est d'autant plus probable que nous n'en avons nulle relique ici-bas sur la terre ; et il me semble que nul ne peut douter de cette vérité : car comment eût pu refuser cette grâce à saint Joseph ? Celui qui lui avait été si obéissant tout le temps de sa vie ? Sans doute que lorsque Notre-Seigneur descendit aux limbes, saint Joseph lui parla de la sorte : Seigneur, ressouvenez-vous, s'il vous plaît, que quand vous vîntes du ciel en terre, je vous reçus en ma maison, en ma famille, et que dès que vous fûtes né, je vous reçus entre mes bras : maintenant que vous devez aller au ciel, conduisez-moi avec vous : je vous reçus en ma famille, recevez-moi maintenant en la vôtre, puisque vous y allez ; je vous ai porté entre mes bras, maintenant prenez-moi sur les vôtres ; et comme j'ai eu soin de vous nourrir et conduire durant le cours de votre vie mortelle, prenez soin de moi et de me conduire en la vie immortelle. Et s'il est vrai, ce que nous devons croire, qu'en vertu du très saint sacrement que nous recevons, nos corps ressusciteront au jour du jugement, comment pourrions-nous douter que Notre-Seigneur ne fit monter avec lui au ciel, en corps et en âme, le glorieux saint Joseph, qui avait eu l'honneur et la grâce de

le porter si souvent entre ses bénis bras : bras auxquels Notre Seigneur se plaisait tant. O combien de baisers lui donnait-il fort tendrement de sa bénite bouche pour récompenser en quelque façon son travail ! Saint Joseph donc est au ciel en corps et en âme ; c'est sans doute. O combien serons-nous heureux si nous pouvons mériter d'avoir part en ses saintes intercessions ! car rien ne lui sera refusé, ni de Notre-Dame ni de son Fils glorieux : il nous obtiendra, si nous avons confiance en lui, un saint accroissement en toutes sortes de vertus ; mais spécialement en celles que nous avons trouvé qu'il avait en plus haut degré que toutes autres, qui sont la très sainte pureté de corps et d'esprit, la très aimable vertu d'humilité, la constance, vaillance et persévérance ; vertus qui nous rendront victorieux en cette vie de nos ennemis, et qui nous feront mériter la grâce d'aller jouir, en la vie éternelle, des récompenses qui sont préparées à ceux qui imiteront l'exemple que saint Joseph leur a donné étant en cette vie ; récompense qui ne sera rien moins que la félicité éternelle, en laquelle nous jouirons de la claire vision du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Dieu soit béni.